

regarde-t-elle ce jeune chevrier, coiffé d'un feutre roussi, pauvrement vêtu, ce qui ne l'empêche pas d'être charmant, il est vrai. Pourquoi? la belle question! Florine aime Toby et Toby aime Florine; mais, hélas! comme les deux enfants de la ballade de Henri Heine, placés chacun sur une rive du torrent, ils ne peuvent se réunir parce que l'eau est trop profonde. Comment, en effet, je vous le demande, Toby, le chevrier, pourrait-il prétendre à Florine, dont l'illustre seigneur Chouvert, haut et puissant marquis de la Vertuchoux, a demandé la main, et comment Florine oserait-elle avouer qu'elle a donné son cœur audit Toby, un misérable qui n'a que ses pipeaux en dot et ses guenilles rapiécées. Encore une fois, je vous le demande. Mais voilà que soudain le seigneur Chouvert, en perruque in-folio, en justaucorps jonquille, couvert de rubans et chamarré, arrive à grand bruit, triomphant et minaudant, ressemblant à un pigeon paitu, embarrassé qu'il est par les rosettes de ses souliers. Le beau, le fringant, l'illustre seigneur que nous avons là! s'écrient les villageois. Toby se ronge les poings, Florine se meurt, et pourtant, ô la pitié! elle laisse les gros doigts de monseigneur presser sa main fine et délicate. On dirait une colombe se laissant conter fleurette par un phoque. Est-ce donc qu'elle serait semblable à toutes les femmes, qu'elle aimerait ce qui brille, et qu'elle marquerait flatterait en secret son orgueil de paysanne? Peut-être, et, un soupire une fois donné à ses pures amours de fillette, elle se résigne. Mais, qui se serait attendu à cela? le mariage ne peut s'effectuer séance tenante, comme le souhaiterait notre marquis, tout seigneur de la Vertuchoux soit-il, attendu que ce maraud de bailli est occupé à une vente après décès. Le magicien, habitant du vieux castel chancelant dont on voit au loin la silhouette, a rendu son âme à Satan, et l'on vend ses bibelots aux enchères, d'authentiques bibelots du diable. « Allons au manoir, dit cet excellent seigneur Chouvert; il y aura pour sûr quelque curiosité dont je pourrai faire présent à ma fiancée. » Aussitôt dit, aussitôt fait. Voilà donc tout le village parti. Notre pauvre Toby, resté seul, déplore son sort malheureux. Tout à coup, une fée en jupe courte paraît, lui verse de l'or dans ses mains, dans son chapeau, dans ses poches. Si bien que le jeune chevrier se rend comme tout le monde à la vente, qui a lieu dans le laboratoire même de feu le sorcier. La vue des objets suspects et baroques qui encombrant cet intérieur diabolique cause des terreurs fort comiques aux assistants, excepté toutefois à M. le marquis, un esprit fort s'il en fut. Les bibelots exposés en vente sont : un pied de mouton, de grandes bottes, une boîte de pilules, une queue énigmatique, un panier plein d'œufs, un rameau d'or. Canichon, le père de Florine, achète les bottes; Mme Canichon, le panier d'œufs; Risetette, leur servante, la queue; le marquis, le pied de mouton, dont il veut faire un pied de biche pour une sonnette; Toby, lui, se fait adjudger la boîte de pilules. Le rameau d'or est enfin mis aux enchères. Le marquis le pousse jusqu'à 50 louis; mais Toby, qui n'a qu'à plonger les mains dans ses poches pour en tirer de l'or, met 100 louis de plus, et peut ainsi offrir à Florine le rameau d'or, trouvé tout cher par Chouvert de la Vertuchoux. Haïsons-nous de dire que pas un seul des acquéreurs de ces bibelots singuliers n'en soupçonne la puissance mystérieuse. Le jeune père, ne sachant que faire de ses pilules, en offre une à une vieille paralitique, en soupirant qu'elle lui rende la santé, et aussitôt la vieille paralitique se transforme en une ravissante jeune fille; Mme Canichon, fort sujette à la colère, casse un de ses œufs dans une dispute avec son mari, et le désir qu'il forme est aussitôt réalisé : sa femme disparaît. O les œufs admirables! et combien ils seraient précieux à nombre d'infortunés. Canichon en est ravi, et cela se conçoit sans peine. Lui-même chausse les énormes bottes du sorcier, et il se trouve qu'il ne peut plus faire que des enjambées de sept lieues, ce qui ne manque pas de devenir gênant, dans le cas où l'on veut causer, par exemple, avec un ami qui a des cors aux pieds. Quant à Risetette, elle sait, il paraît, où placer la queue du diable qu'elle n'a payée que 6 liards, sans doute parce qu'elle a été tirée en tout sens depuis que le monde est monde, elle se trouve dans un assez piteux état. Il n'importe, telle qu'elle est, cette queue fera son affaire, comme vous l'allez voir. Comme la Titania de Shakespeare, elle aime d'un amour tendre un âne, Jean Leblanc, une brave bête, dont l'unique défaut est de manquer de queue. Dans sa naïveté, elle visse à l'échine de l'animal la queue du diable, et, au rebours de la sorcière d'Apulée, qui métamorphosa un homme en âne, l'âne ici devient un homme. Jean Leblanc se dresse sur ses pieds de derrière et se met à parler. A partir de ce moment, la pièce devient folle et ne peut plus être racontée; elle use largement de ses oreilles d'âne, et le spectateur prend un plaisir extrême à ses drôleries franches du collier, pleines d'une gaieté communicative, où le rire « tient du braire » et éclate au nez des génies. Ainsi riait, si l'on en croit Saint-Simon, le duc de Conti; ainsi riait l'acteur Lassagne, qui faisait l'âne à ravir, tout en se livrant à ce bredouillement insensé qui comble de joie la jeunesse dorée du XIX^e siècle.

Ah! daignez m'épargner le reste

Le reste est pourtant ce qu'il y a de plus inattendu, de plus ébouriffant, de plus vertigineux. Mais ce reste est dû un peu à tout le monde; il est dû, non compris les auteurs, aux décorateurs, aux machinistes, aux metteurs en scène, aux acteurs, aux actrices, au maître de ballet, aux danseuses, aux figurants, aux figurantes, aux costumiers — à qui encore? — Plus de soixante collaborateurs enfourchent l'hippogriffe à oreilles d'âne, l'hippogriffe endiablé qui nous conduit partout : dans l'île des Perroquets, où les kakatoès dansent comme à l'Opéra; dans un harem indien, plein de muets baroques et de bayadères court-vêtues; dans un parc où les statues descendent la nuit de leur piédestal pour se désennuyer. Les moulins deviennent des ballons, pour peu qu'on souffle dessus; les tables se changent en puits, les maisons à trois étages se rapetissent à fleur de terre, et réduisent leurs locataires à la taille du Petit-Poucet. C'est dans ce tableau qu'on entendait deux petits violonistes, le frère et la sœur, Jules et Juliette, hauts comme des brodequins d'enfant, exécuter avec un brio d'enfer le *Carnaval de Paganini*. En voyant ces deux virtuoses lilliputiens remplir le *Petit village*, vous croyez que votre lorgnette, par suite d'un truc qui fait partie de la pièce, se retourne d'elle-même, et que vous regardez la scène par le gros bout. De jolis airs, dus à M. Nargeot, chef d'orchestre du théâtre, et à M. Jules Boucher et Camille Schubert, accompagnent ce conte spirituellement bête, si gaiement conté et si originalement illustré, dont on a ri longtemps.

Acteurs qui ont créé les *Bibelots du Diable*: Lassagne, Jean Leblanc; Mlle Alphonsine, Risetette; M. Ambroise, Mlle Scriwaneck, etc.; ballet: M. Barrez et Mlle Magny. Les décors ont été peints par MM. Georges et Robecchi, les costumes dessinés par M. Alfred Albert. Les machines, qui font croire à la sorcellerie, sont dues à M. Florentin, qui n'est pas le moins important des collaborateurs de l'ouvrage.

BIBER v. n. (bi-bé — lat. *bibere*, même sens). Pop. Boire le contenu des œufs d'oiseaux.

BIBER (le rév. George-Edward), théologien anglais, né en 1801, en Allemagne, où il fut reçu docteur en philosophie et docteur en droit. Etant passé en Angleterre en 1826, il s'y fit naturaliser en 1839. Avant son ordination, il avait déjà publié quelques écrits, notamment celui qui a pour titre : *Biographie d'Henri Pestalozzi et son plan d'éducation*. Depuis son admission dans l'Eglise anglicane (1842), il a fait paraître une foule d'essais de controverse ou de polémique religieuse, parmi lesquels nous citerons : *L'Etendard du catholicisme*, la *Suprématie royale sur l'Eglise considérée dans ses limites constitutionnelles*, *Histoire et état actuel de la question de l'enseignement*, *L'Evangile Blomfield et son temps*, etc. Ses nombreux sermons ont été recueillis en volumes; on cite particulièrement : *Sermons du jour des Saints*, les *Sept voix de l'Esprit*, la *Royauté du Christ*. Collaborateur et éditeur de revues périodiques, il a pris une part active aux discussions qui intéressent si vivement aujourd'hui l'Eglise d'Angleterre.

BIBERACH (*Bibacum*), ville de Wurtemberg, cercle du Danube, à 34 kil. S.-O. d'Ulm, dans la vallée de la Riss; 4,950 hab. Mégisseries, pelletteries, fabriques de toiles fortes, draps et lainages, bas, joujoux; fonderie, brasserie; grand commerce de grains, facilité par le chemin de fer de Stuttgart à Constance. — Biberach, entourée d'anciennes murailles, possède une jolie église dédiée à saint Martin, un bel hôtel de ville, un riche hôpital, une école royale latine et une école de commerce. — Victoires des Français sur les Autrichiens, le 2 octobre 1796 et le 9 mai 1800. Jadis ville libre impériale de Souabe, elle fut donnée au Wurtemberg en 1806.

BIBERIBI, rivière du Brésil, célèbre par les beaux sites qu'elle traverse et par la fraîcheur de ses eaux, qui arrosent les villes d'O-linda, de Recife, etc.

Le Biberibi se jette, à Recife même, dans le Capirabibe par une large et pittoresque baie, laissant entre la rive gauche et la mer un banc de sable étroit, de 5,000 mètres de longueur, qui finit à Olinda.

BIBERICH. V. BIEBRICH.

BIBERIUS. Hist. Sobriquet que les soldats avaient donné à Tibère, à cause de son amour pour le vin. Ils avaient changé ses trois noms *Claudius Tiberius Nero* en *Caldius Biberius Mero*, trois mots qui expriment la même idée.

BIBERON s. m. (bi-be-ron — du lat. *bibere*, boire). Petit vase muni d'un bec ou tuyau, à l'usage des malades, et employé surtout pour l'allaitement artificiel. *Boire avec un BIBERON. Elever un enfant au BIBERON.*

— Dans quelques provinces de France, nom donné à bec de certains vases, comme théières, cafetières, bouilloires, etc., surtout quand ce bec a la forme d'un tuyau.

— *Take care... the biberon!* Prenez garde... le biberon! Proverbe anglo-français, très en usage en Normandie, et dont voici l'origine: Le maître de l'auberge connue à Boulogne sous le nom de la *Belle-Hôtellerie* recevait beaucoup de marins américains dans son établissement, et cependant il ne savait que quelques mots d'anglais. Un soir, un Amé-

ricain était endormi au coin du feu dans la cuisine de l'auberge, bercé par le chant de la bouilloire. Tout à coup, l'eau en ébullition se répandit; alors l'aubergiste, éveillant le dormeur, lui cria : « *Take care!... The biberon!* » en prononçant (bib-ron) à l'anglaise. Depuis ce temps, ceux de la ville qui connaissent ce petit incident se disent l'un à l'autre cet anglais de cuisine, lorsqu'une circonstance analogue vient à se présenter.

— **Encycl. Méd.** L'allaitement par le *biberon* est une pratique fort ancienne. A proprement parler, le *biberon* est une imitation grossière du sein de la nourrice. Il se compose essentiellement d'un récipient qui contient le lait et d'un ajutage en forme de mamelon ou de bout de sein, destiné à recevoir les lèvres de l'enfant. On a donné à cet appareil des formes très-variées. Par une suite de perfectionnements, on a cherché à réaliser dans la pratique toutes les conditions de commodité, de propreté et de solidité qui devaient appartenir à un instrument destiné à un usage si général. Les *biberons* les plus anciennement connus étaient les plus simples. Un petit rouleau de linge trempé par une extrémité dans un vase de lait; le liquide monte par capillarité à l'autre extrémité, à laquelle s'appliquent les lèvres de l'enfant. Voilà le plus simple des *biberons*. Malgré cette simplicité, cet appareil, sujet à une malpropreté presque inévitable, doit être abandonné. On y substitue le plus communément un *biberon* véritable, c'est-à-dire un flacon de verre, contenant environ un dixième de litre, muni à son goulot d'une petite éponge fine, taillée *ad hoc*, et qui dépasse d'environ un pouce l'orifice du goulot. Un morceau de baliste ou de mousceline enveloppe cette éponge et se fixe au col du flacon à l'aide d'un fil modérément serré sur l'éponge, afin de ne pas arrêter l'écoulement du liquide. Cet appareil bien simple, et souvent recommandé par les accoucheurs, exige un nettoyage fréquent de l'éponge. Sans cette précaution, à laquelle il est difficile d'obliger les nourrices, le lait s'aigrit dans les pores de l'éponge et communique un goût très-désagréable à celui qui s'écoule ensuite.

Nous allons indiquer les principaux perfectionnements dont les *biberons* ont été l'objet, en vue de remédier à ces inconvénients.

Le *biberon* de madame Breton est un flacon de cristal percé d'un trou à air, sur le ventre même, pour l'entrée de l'air; le col est fermé d'un bouchon de cristal rodé, conformé en mamelon, et que coiffe un bout de sein dit *tétine* ou *pis de vache préparé*. Ce *biberon* offre évidemment toutes les conditions de propreté désirables. Le *biberon* Darbo, qui a joui autrefois d'une grande réputation, est plus compliqué. Le bout de sein est en buis, ivoire ou liège, et adapté à un bouchon en buis ou ivoire. A l'intérieur, existe une tige d'ivoire courbée d'une rainure spirale par laquelle arrive le lait; une sorte de clef, appelée broche, s'introduit dans la tige et, suivant sa position, règle l'écoulement du liquide. Le *biberon* Charrière porte un bout de sein en ivoire ramolli par l'acide chlorhydrique, qui, à la condition d'être maintenu dans l'eau tiède lorsqu'on ne s'en sert pas, conserve la plus grande propreté unie à la flexibilité des mamelons naturels. Le *biberon* Thier est muni d'un tube coudé et flexible, qui, par une extrémité, descend dans le fond de la carafe, et, par l'autre, porte un mamelon en ivoire coiffé de liège; une broche traverse le trou d'air du bouchon et peut régler l'écoulement du lait. Le *biberon* Guilbault est en étain, de forme droite ou en forme de sabot pour se poser à plat. On ne s'est préoccupé ici que de la solidité; ces *biberons* exigent un fréquent nettoyage. Les *biberons* parisiens, les *biberons* du commerce, le *biberon* Thevenot réunissent la propreté et la solidité : le récipient est une carafe en verre épais; le lait s'écoule par un tube droit ou courbé, qui plonge plus ou moins dans le liquide, et dont l'extrémité baignée peut être garnie d'une mousseline légère pour empêcher l'introduction des caillots de lait qui pourraient obstruer l'orifice de succion; le bouchon est traversé d'une cannelle pour l'introduction de l'air; enfin, le bout est en ivoire ou en buis. Ce mamelon peu flexible ne reproduit qu'imparfaitement le mamelon naturel; mais, lorsque l'enfant a atteint quelques mois, la présence de cet ajutage d'ivoire entre ses gencives facilite la sortie des dents, à la façon des hochets employés dans le même but.

Nous n'avons fait connaître, dans cette courte énumération, que les *biberons* encore employés; il en existait un grand nombre d'autres, oubliés aujourd'hui, et dont la fabrication a cessé. Il en reste encore assez pour qu'on soit embarrassé du choix, au milieu des nombreux perfectionnements dont le *biberon* a été l'objet. Nous estimons que celui de Mme Breton devra être préféré, comme réunissant toutes les conditions de propreté, de simplicité et de solidité que l'on peut exiger de cet appareil. Les *biberons* du commerce se recommandent par le bon marché et la simplicité de leur construction; celui de M. Charrière est préféré par beaucoup de médecins, à cause du bout en ivoire flexible. Après avoir fait connaître l'appareil, nous allons décrire succinctement le procédé d'allaitement à l'aide du *biberon*.

L'allaitement par le moyen des *biberons* est

une pratique encore aujourd'hui fort répandue, et contre laquelle beaucoup de médecins ont eu devoir s'élever. D'une manière générale, elle est certainement vicieuse. (V. ALLAITEMENT.) « Comment suppléer, dit M. Bouchut, aux qualités d'un bon lait de femme, qui est en définitive l'aliment naturel des enfants? Comment obtenir cette température douce, toujours égale, de ce liquide, et de quelle manière espère-t-on remplacer la couvée de la mère sur le nourrisson qui est suspendu à son sein? » D'après M. Trousseau, sur quatre enfants allaités artificiellement, il en meurt au moins un, et les autres risquent d'être rachitiques. Donné proscrit absolument ce mode d'allaitement, qui entraîne le dépérissement et s'oppose au développement de l'enfant. La diarrhée verte et les coliques, les vomissements, le choléra infantin, l'émaciation, l'entérite et le muguet, la mort enfin en est souvent la conséquence. Les pauvres petits êtres privés du sein de la nourrice arrivent souvent au dernier degré de maigreur et prennent l'aspect caractéristique de petits vieillards; c'est ce qu'on appelait le *facies simiac* et *senilis*. Les médecins reconnaissent sans hésitation, à ce signe physiognomique, l'enfant élevé artificiellement. C'est encore à l'allaitement au *biberon* que les praticiens de Paris ont attribué la grande mortalité qui sévit sur les enfants trouvés, la prédisposition au rachitisme, à l'ostéomalacie, etc. Cependant, n'est-il pas avéré que certaines populations n'emploient pas d'autre mode d'allaitement? Ne voit-on pas que cette pratique, journellement acceptée dans certaines campagnes, y donne des résultats assez satisfaisants? Il faut tenir compte de ces faits. Là où de gras pâturages fournissent, comme en Normandie, un bétail bien nourri; là où la qualité de la substance alimentaire ne laisse rien à désirer; là où un air pur peut, jusqu'à un certain point, suppléer à l'insuffisance de l'alimentation, un allaitement artificiel bien entendu n'est pas trop défavorable à la santé des enfants. D'ailleurs, il est difficile de lutter contre l'entêtement d'une routine qui ne manque pas de s'appuyer sur les succès et ne tient aucun compte des accidents.

Lorsqu'on est décidé pour l'allaitement artificiel, le *biberon* doit encore être préféré au mode d'alimentation dit *au petit pot*. Le petit pot ne compte guère de partisans; le manque d'insalivation, une ingestion irrégulière, trop lente ou trop rapide, l'absence de tout effort naturel chez l'enfant, doivent faire bannir ce procédé d'allaitement. Le *biberon* reproduit mieux, pour l'enfant, les conditions de l'allaitement naturel. Aux heures où il convient d'alimenter les enfants, on appliquera donc le bout du *biberon* à leurs lèvres, et des efforts de succion pareils à ceux qu'ils exerceraient sur le sein maternel amèneront dans leur bouche le liquide nourricier. Le lait de vache est le plus ordinairement employé; c'est le moins dispendieux et celui qu'on peut se procurer le plus facilement. Pour servir à l'alimentation des jeunes enfants, il doit être coupé avec de l'eau d'orge ou de gruau d'avoine, ou avec de l'eau panée. Lorsque les nourrissons sont plus avancés en âge, ils prennent du lait pur ou du bouillon de poulet. Le mélange doit être sucré et préparé par petites quantités, à mesure que l'enfant a besoin de boire, pour éviter tout travail de fermentation qui altérerait les qualités du lait. Il faut que la température du liquide soit agréable et toujours à peu près la même, de 15° en été et de 30° en hiver.

Quel que soit le *biberon* que l'on emploie, on devra le tenir dans un grand état de propreté, le démonter fréquemment, et laver séparément les pièces qui le composent.

Le *biberon* n'est pas seulement employé à l'allaitement artificiel de l'espèce humaine; on s'en sert beaucoup aujourd'hui dans la pratique de l'élevage du bétail. Les jeunes animaux privés de leurs mères ou provenant d'une double parturition, les poulains dont les mères sont mauvaises laitières, etc., peuvent être nourris au *biberon* beaucoup mieux que par tout autre moyen. Employé à un tel usage, cet instrument varie nécessairement de forme et de contenance. Il est en bois, en caoutchouc, en cuir ou en métal, et affecte différentes formes tenant le milieu entre la bouteille, le bidon et la théière. Pour les agneaux de taille moyenne, sa contenance ne doit jamais dépasser un litre; pour les jeunes poulains, elle ne peut être de moins de deux litres. L'allaitement artificiel des jeunes veaux étant très-facile, on n'a pas besoin de faire usage du *biberon*, un seau dans lequel on verse le lait encore tiède est beaucoup plus expéditif et suffit ordinairement.

BIBERON, ONNE s. (bi-be-ron, o-ne — du lat. *bibere*, boire). Celui, celle qui aime à boire, qui boit beaucoup : C'est un BIBERON, une vieille BIBERONNE. C'est un fameux BIBERON. Quand on lui demande quel temps il fait, il vous répond : il fait soif. (Vidal.)

La biberonne eut le bétail.

La ménagère eut les coiffeuses.

LA FONTAINE.

— adj. Qui aime à boire : Il aurait suivi l'escouade BIBERONNE partout où il lui aurait plu d'aller, sachant bien que tous les cabarets du chemin eussent été des relais de voyage. (Fr. Michel.)

BIBERATZE s. m. (bi-be-ratt-ze). Mamm. Un des noms du desman.